

## ***LES VISITES DES VILLAGES***

D'ordinaire, les visites des villages étaient faites sans se presser. On arrivait au village en fin d'après-midi. Salutations aux chrétiens, au chef de village, repas, douche, prière du soir, éventuellement cinéma ou écoute de chants ; le lendemain, lever matinal, douche, confessions, messe avec souvent quelques baptêmes d'adultes ou d'enfants, retour à la maison : confection des carnets, denier du culte, vente d'objets de piété, problèmes à régler, visite des malades, visite des chrétiens chez eux, repas, *bangui* ou *du vin* chez l'un ou l'autre, quelques photos, adieux, départ pour Bocanda dans le courant de l'après-midi.

Les visites rapides (dimanche matin) étaient réservées aux villages les plus proches : Ya Kouassikro, Andianou-Koumokro, Bomokro) ou a quelques grosses communautés qui voyaient le Père moins rarement : Yapi Kouamékro, Amoroki, Bengassou...

Dans les petites communautés, on invitait généralement les villages voisins : les catéchistes et les chrétiens les plus fervents venaient participer à la messe.

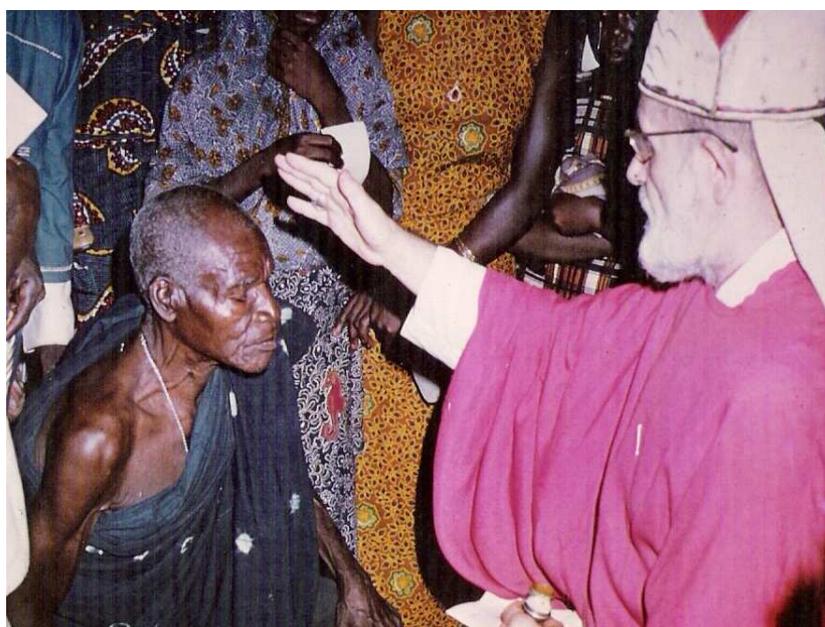


Chaque village avait son cachet, son caractère, son charme, ses personnages pittoresques, sa manière d'accueillir, d'entourer. Il y avait les villages fervents, où dès l'aube les femmes nettoyaient l'église, où l'on chantait avec ferveur, où l'on écoutait avec attention. Il y avait les villages ignorants ou débutants, sans église, sans catéchiste, quelquefois mêmes sans baptisés : il m'arrivait d'y faire une célébration plus simple que la messe, à laquelle ils n'auraient pas compris grand-chose. Il y avait les villages qui aimaient le chant, et qui après la prière du soir pouvaient chanter pendant des heures. Il y avait les villages avec une foule d'enfants qui après la messe venaient me prendre par la main pour faire une procession uniquement entre eux, sans adultes, à travers le village.

## ***TOURNEES DE CONFIRMATION***

Chaque année, on recevait l'évêque pour la Confirmation. Mgr Duirat venait généralement passer deux jours : un jour pour la ville et un jour pour un gros village de brousse.

Le père responsable du secteur du village partait en avant la veille au soir, et Monseigneur rejoignait la communauté le matin de bonne heure. Souvent, les chrétiens venaient de loin et c'était une grande fête. Lorsque Mgr Vital a remplacé Mgr Duirat, comme il était jeune et natif du pays baoulé, nous lui avons demandé trois jours : un pour la ville et deux pour la brousse. Là, Mgr Vital venait avec nous dès la veille au soir pour dormir au village. Il était très à l'aise et très heureux. Le baoulé, c'était sa langue et il pouvait converser familièrement avec tous, même les vieux et les vieilles qui ne comprenaient pas le français. Avec les anciens, on faisait de longues conversations autour des canaris de *bangui* ou des bouteilles de vin. Mgr semblait très heureux de cette plongée dans le « pays profond ». Cette disponibilité n'a pas duré très longtemps ; par la suite, Mgr était trop occupé et n'arrivait plus à trouver tout ce temps à nous donner. C'est dommage, car pour les chrétiens comme pour nous, ces journées étaient des moments de réel bonheur.



### ***LA TRAITE***

Ce qu'on appelle la *traite*, c'est le temps de commercialisation du café et du cacao. Dans les années 60, c'était la période la plus vivante de l'année. C'était un moment très attendu. C'était le temps où il y avait de l'argent. Le café et le cacao étaient achetés en moyenne 200 francs le kilo, ce qui représentait à l'époque 4 litres d'essence, deux litres de vin. Si on avait emprunté de l'argent pour la rentrée scolaire ou pour acheter du ciment, on avait promis de rendre « en traite ». Généralement, on remboursait le double. Le taux est un peu usuraire, mais il faut compter avec les mauvais payeurs qui ne remboursent jamais.



C'était un temps de grande effervescence dans les villages. Tout le monde travaillait. Les adultes rapportaient du champ le café et le cacao et les mettaient à sécher. Les jeunes surveillaient le séchage des grains et des fèves. Les décortiqueuses grondaient jour et nuit. Puis c'était le tri : travail tranquille et sans grande fatigue pour les enfants et les vieilles. Chacun, du plus petit jusqu'au plus vieux, avait un travail à sa mesure qui lui rapportait un peu d'argent. Les camions venaient de la ville avec du vin, du savon, des seaux et des cuvettes, et repartaient avec les sacs de produit. Les colporteurs sillonnaient les villages et les campements avec leurs pagnes et leurs bibelots.

C'est dans ce temps d'euphorie qu'arrivaient les fêtes de Noël et du Nouvel An. Les collégiens venaient de la ville avec des « appareils » et organisaient des soirées dansantes. Pour Noël, les communautés chrétiennes s'invitaient, on cotisait pour acheter un bœuf, on essayait d'avoir la présence d'un Père pour que la fête soit complète.

Et puis, vers 1973 a commencé la sécheresse : le cacao a disparu, le café s'est fait rare, beaucoup sont partis vers l'Ouest, d'abord pour six mois, puis définitivement. La traite et son temps sont devenus un souvenir.

Les travailleurs saisonniers, qui venaient toujours autour de Noël pour vivre l'ambiance du village ont commencé à revenir beaucoup plus tard, quand tout le travail des plantations était fini, pour faire quelques buttes au village pour leurs vieux. Les jours de rencontre se sont déplacés vers Pâques. Les cadres rejoignent alors les planteurs pour organiser le développement du village et fêter les retrouvailles. Et l'on dit que Pâques est devenue la fête des baoulés, *Pakinu*.

En fait, dans la savane de Kouassi Kouassikro, où la traite était peu importante et où les saisonniers partaient en forêt depuis plus longtemps et ne rentraient pas du tout à Noël, les réunions des chrétiens se faisaient depuis bon nombre d'années au temps de Pâques. C'était généralement le dimanche après Pâques, pour que chacun puisse d'abord fêter au village et qu'on ait davantage de chances d'avoir un Père à la fête, ce qui était pratiquement impossible le jour de Pâques.

### ***LE CINEMA DU PERE***

Dans les années 60, il n'y avait pas la vidéo, ni même la télévision. A Bocanda, la télévision a commencé vraiment en 1973, l'année de la fête de l'indépendance à Dimbokro, qui a

eu son émetteur, et où la couleur est apparue. Avant, l'émetteur le plus proche était à Kossou, en noir et blanc, il fallait monter l'antenne très haut pour avoir une image instable qui souvent disparaissait complètement.

En ces temps donc, pour illustrer la catéchèse, il y avait le montage de diapos. Le fin du fin, c'était de projeter les images et de diffuser en même temps le commentaire en baoulé ou en français avec magnétophone et ampli. C'était moins lassant que d'avoir à recommencer le commentaire à chaque fois, et de bien meilleure qualité ; il n'était même pas nécessaire de connaître le baoulé pour proposer un spectacle très valable.

Pour la ville, nous avons construit un espace en gradins derrière l'ancienne église. Le Père Eugène (DUCASTAING, mais personne n'arrivait à bien dire son nom, on se contentait de dire : le Père Eugène) était maître d'œuvre.

Les séances attiraient de grandes foules : la qualité de l'image et du son était sans reproche. La voix claire et bien timbrée de Jacques Kouakou donnait un commentaire précis et agréable à suivre. Avec le père Eugène, il n'y avait jamais assez de haut-parleurs et de micros : c'était bien, mais la mise en place était souvent longue, et Eugène avait parfois de la peine à ramener le calme avant de commencer la séance.

Pour la brousse, nous avons commencé avec du matériel « lourd ». Le Père Martel avait rapporté de congé un petit moteur Bernard à deux temps, très simple, qui permettait d'utiliser des projecteurs ordinaires. Mais le moteur était bruyant, capricieux, irrégulier, il grillait les ampoules. Plusieurs fois, le « vieux » avait installé tout son monde et le moteur n'avait pas voulu démarrer. Immense déception ! Finalement, nous marchions sur la batterie de la voiture, avec une longue rallonge pour que l'auto puisse être cachée assez loin et ne pas devenir un fauteuil. Un petit magnétophone à cassettes, un projecteur et un ampli 12 volts, un haut-parleur ou deux, un drap sur un mur, et le cinéma du Père était en place. Tout le village était ravi de venir voir ce qu'on appelle en baoulé *talè wun Kôfi*, ce qui se traduit à peu près *l'homme sur le mur*.

Les programmes étaient constitués surtout de séries sur la vie de Jésus avec commentaire en baoulé. Il y avait principalement les 8 séries du Père Panici. Il y avait aussi les montages diapos que je réalisais à l'occasion des fêtes : tournées de Monseigneur, vœux de Sœur Jean-Jérôme, cinquantenaire du diocèse...

J'y ajoutais la projection des diapos que j'avais prises lors de ma visite précédente. L'ensemble faisait un programme intéressant et très demandé. Dès mon arrivée au village, on me demandait tout de suite : *è ni sriman bali ? as-tu apporté le cinéma ?* Et ce ne sont pas seulement les enfants qui posaient la question. Si la réponse était positive, la nouvelle se répandait immédiatement dans tout le village. Dans les petits villages, une grande partie de la population venait : même des vieux, pourtant non-chrétiens, ne manquaient jamais une séance, et se disaient très contents du message de sagesse et de paix qu'ils avaient entendu.

De temps en temps, nous faisons des rencontres diocésaines pour nous communiquer nos dernières trouvailles. Le Père Michel CONVERS, passionné d'audio-visuel, très équipé, avait presque toujours des nouveautés à faire connaître, et il était lui-même très avide de ce que les autres pouvaient réaliser.

Malheureusement, la source des diapos s'est tarie. Les séries sur la vie du Christ n'ont plus été rééditées. Les programmes venus de France sont devenus abstraits, à base d'images symboliques, inutilisables. Nos anciennes séries ont fini par s'user et perdre leur couleur. Encore un peu et l'irruption de la vidéo (à partir de 1985) allait porter un coup fatal au montage diapos et au « cinéma du Père ».